

Olympe et Gontran se séparèrent à la grille du parc. Le faux Léon Randal alla détacher son cheval et reprit avec lui le chemin de Rixviller. Le baron de Strény regagna son appartement où il rentra, sans que les allées et venues qui venaient de s'accomplir eussent éveillé personne au château.

Le lendemain, sous prétexte qu'il avait besoin de faire légaliser une signature indispensable pour les publications, Gontran se rendit à franc-étrier à Epinal, et descendit dans une auberge borgne, fréquentée exclusivement par des rouliers et des voyageurs de bas étage. Il avait en soin de se vêtir très-simplement. Il demanda une chambre, déjeuner, et, grâce à une petite boîte de pastels dont il s'était muni, il se fit une tête, comme on dit en langage de coulisse, c'est-à-dire qu'il se colora fortement les pommettes, se cerna les yeux, se creusa les joues, se bleuit les tempes, se rougit le nez, et simula quelques mèches blanches dans sa chevelure épaisse.

Ainsi grîmé (et l'opération fut faite assez adroitement pour passer complètement inaperçue), le baron, vieilli de vingt ans, était devenu méconnaissable.

Il quitta l'auberge, entra dans la ville, et après avoir dépassé, sans presque s'arrêter, deux officines pharmaceutiques dont les titulaires étaient à leur poste, il s'arrêta enfin, dans une rue quasi déserte, devant une troisième boutique qui semblait pauvrement fournie et mal achalandée.

Un pâle et maigre jeune homme, au front déprimé, aux yeux faux porteur enfin d'une de ces suspectes physionomies qui, de prime abord, inspirent la défiance, lisait un vieux roman derrière le comptoir, et de temps en temps frottait, l'une contre l'autre, pour les réchauffer, ses deux longues mains rouges et osseuses que laissaient à découvert jusqu'à l'avant-bras les manches trop courtes d'une petite redingote râpée et luisante.

Visage, tournure et costume, tout respirait en cet adolescent, la misère et le vice.

—Voilà l'homme qu'il me faut ! s'était dit Gontran. S'il existe quelqu'un au monde avec qui je puisse conclure le marché qui m'amène, ce doit être avec lui !

Le baron entra, et le jeune homme leva les yeux de dessus son livre grasseyé de l'air d'un homme à qui il déplait fort d'être dérangé, et qui d'ailleurs n'en a pas l'habitude.

Gontran se fit servir diverses substances inoffensives, qu'il paya sans marchander au prix bien au-dessus de leur valeur, et, après avoir enfoui ses emplettes au plus profond de ses poches, il entama la conversation, à laquelle se prêta volontiers le jeune homme, mis de bonne humeur par son bénéfice illégitime.

Le baron s'était donné la tournure et les allures d'un bourgeois de campagne ; il en prit aussi le langage.

—Est-ce vous qui êtes le maître de la boutique ? demanda-t-il.

—Moi ? répondit l'adolescent en haussant les épaules, en voilà une question ! Vous ne voyez donc pas que je suis trop jeune pour pouvoir être le patron de la case ! Pour obtenir son diplôme de pharmacien, faut avoir l'âge.

—Dame ! je ne savais pas, moi ! répliqua Gontran. Et votre patron, où donc qu'il est ?

—Bien fin celui qui le pourrait dire ! On ne le voit pas souvent ici, le patron.

—Ah bah ! et pourquoi donc ça ?

—Parce que depuis que sa femme est morte (il y aura bientôt un an de cela), il a pris le chagrin à cœur..... il ne s'occupe plus de rien chez lui.

Il va au café pour s'étourdir, et boit des petits verres en jouant aux cartes et au billard. Je ne le blâme pas de ça. Oh ! mon Dieu non ! Chacun est libre, et j'en ferais bien autant si je pouvais. Mais les affaires n'en vont pas mieux. Bonsoir, la clientèle ! Je ne vois pas un chat. Un de ces quatre matins le patron mettra la clef sous la porte..... et peut être même avant huit jours.

—Alors, vous vous trouverez sans place.

—Naturellement.

—Voilà une chose qui doit vous contrarier beaucoup.

—Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Regretter la place que j'ai ici ! pas si bête ! Avec ça qu'elle est bonne ! Si vous saviez comme je m'ennuie ! Je baille du matin au soir à m'en décrocher la mâchoire. Ah ! je sais bien ce que je voudrais.

—Quoi donc ?

—Filler à Paris ! C'est là que les élèves en pharmacie s'amuse et qu'ils se donnent du bon temps !

—Eh bien ! qui vous empêche de partir ?

—Ce qui m'empêche de partir ! Vous êtes bon là, vous ! Et de l'argent ? Vous figurez vous que j'en ai ? Et il m'en faudrait pour payer le voyage, pour me faire habiller à neuf, et aussi pour vivre pendant au moins un grand mois, là-bas, en m'amusant, avant de trouver une place.

—Ah ! ah ! mon gaillard ! fit Gontran en riant, on peut dire que vous pensez joliment à la couleur douce !

—Tiens, donc ! la jeunesse n'a qu'un temps ! Ah ! si j'étais le maître, comme ça roulerait, les bons diners, les spectacles, et tout le tremblement !

—Oui, mais tout ça, c'est cher.....très-cher.

—Par malheur !

Et le jeune homme de mauvaise mine poussa un long soupir.

—Enfin, reprit le baron, avez-vous fait votre calcul ? Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour pouvoir filler à Paris, comme un joli garçon ?

—Oh ! une somme énorme.

—Le chiffre ?

—A quoi bon vous le dire ?

—Bah ! on ne sait pas.....dites toujours.

—Au moins cinq cents francs.

—Le fait est que c'est roide. Mais enfin ça se trouve.

Après un silence, Gontran ajouta, avec intention et en soulignant pour ainsi dire ses paroles :

—Ou plutôt, ça se gagne.

Le jeune homme leva vivement la tête en regardant son interlocuteur.

—Ça se gagne ? répéta-t-il.

—Parfaitement bien ! en deux minutes, et sans la moindre peine.

—Comment ?

—Eh ! mon Dieu, il ne s'agit que de trouver une occasion.

—Vous moquez-vous de moi ? s'écria l'élève pharmacien d'un ton maussade.

—Pas le moins du monde, parole d'honneur !

—Vous avez parlé de l'occasion... où la chercher ?

Inutile de vous déranger..... vous n'avez qu'à l'attendre.

Et elle viendra ?

Elle est venue.

Le jeune homme fixa sur Gontran ses gros yeux à fleur de tête et demanda :

Me l'apporterez-vous ?

Peut-être.

(A continuer.)